

LE CARACTÈRE DE DIEU.

Père juste.
(JEAN. XVII. 23.)

C'est pour nous un besoin naturel d'apprendre à connaître le caractère des personnes que nous rencontrons dans la vie. S'il s'agit d'une personne avec laquelle nous sommes appelés à soutenir des relations habituelles, il y va de notre intérêt de bien connaître son caractère. Plus ces relations doivent être intimes et durables, plus nous tenons à ne pas rester dans l'ignorance à cet égard. Si enfin cette personne, par sa position, peut exercer sur notre sort une influence décisive, alors la connaissance de son caractère devient pour nous d'une importance extrême. A tous ces titres divers, de quelle importance ne sera-t-il point pour nous d'apprendre à connaître le caractère de Dieu ! Dieu, que nous rencontrons sans cesse, à cha-

que pas que nous faisons dans la vie ; Dieu, avec qui nous devons nécessairement soutenir des relations continuelles, intimes, éternelles ; Dieu, qui dispose de tout à son gré dans le ciel et sur la terre, de qui dépend notre existence tout entière, et dans le siècle présent et dans celui qui est à venir ! Après la connaissance de lui-même, il n'y a point pour l'homme de connaissance plus immédiatement nécessaire que celle du caractère de Dieu ; car c'est de ce caractère que dépendront les dispositions de Dieu à l'égard de l'homme. Comment est-il disposé à mon égard, ce Dieu que la nature et la conscience me révèlent, ce Dieu que j'ai offensé en violant sa loi ? Est-ce un père ? est-ce un juge ? Veut-il punir ou pardonner ? Est-il trop bon pour condamner, ou trop juste pour sauver ? Questions aussi solennelles qu'elles sont inévitables, et qui ne peuvent se résoudre que par la connaissance du caractère de Dieu. C'est ce caractère que je me propose de rechercher aujourd'hui avec vous, mes bien-aimés frères. La parole de notre texte nous met sur la voie de cette recherche : elle résume les perfections morales de Dieu dans deux grands traits, la *justice* et la *bonté*. Dieu est un *père juste* : il est père, mais il est juste. Il est père, donc il aimera le pécheur ; il est juste, donc il haïra le péché. Il est père, donc il est enclin à pardonner au pécheur ; il est juste, donc il ne peut laisser le péché sans châ-timent. Cherchons si, en effet, Dieu se montre à nous

constamment sous ce double point de vue ; et dans ce but explorons tour à tour les trois grands théâtres où se déploie son caractère : l'histoire du monde, la conscience de l'humanité, les déclarations de l'Écriture.

Je m'adresse d'abord à l'histoire du monde : je remonte aux premiers commencements de cette histoire, je la suis dans le cours des siècles, je l'étudie dans ce livre divin qui met à découvert dans tous les évènements la direction de la Providence ; et toujours, dans ces évènements, je retrouve le double caractère de la justice et de la bonté.

L'homme, placé au milieu des délices du jardin d'Eden, se laisse entraîner par la séduction du démon : il transgresse la loi de son créateur en mangeant du fruit défendu. La punition ne se fait pas attendre : Dieu vient lui-même exécuter la sentence qu'il a d'avance prononcée contre le péché ; le pécheur est chassé du paradis, la mort et son triste cortège de douleurs viennent prendre possession du monde, la terre frappée de malédiction se couvre de ronces et d'épines, et c'est à la sueur de son front que l'homme devra désormais conquérir sa subsistance : voilà la justice. Mais tout en punissant, Dieu se souvient d'avoir pitié : il aime encore sa créature coupable ; déjà il a pourvu au moyen d'affranchir l'homme de la condamnation éternelle qu'il a méritée, et il lui

fait entrevoir d'avance par la foi le divin libérateur qui doit tout réparer : « la postérité de la femme écrasera la tête du serpent ; » voilà la bonté. Bientôt le monde oublie cette révélation primitive : les ténèbres de l'idolâtrie s'étendent sur la terre, les désordres et les crimes s'y multiplient, l'iniquité des hommes, parvenue à son comble, lasse enfin la patience de Dieu. Il ne peut pas laisser plus longtemps sans châtement ce mépris universel de ses lois : à sa voix un fléau vengeur envahit notre globe, et la race humaine presque entière périt noyée dans les eaux. Voilà la justice. Mais jusque dans l'exécution des décrets de cette justice combien ne découvrons-nous pas de bonté ! Dieu aurait pu accomplir immédiatement la sentence de destruction, et sans retard envoyer sur la terre le fléau qu'il lui dénonce ; mais il n'en agit pas ainsi, parce qu'il veut laisser aux pécheurs du temps pour se repentir. Par son ordre, Noé, le seul homme qui doit avec sa famille survivre au désastre, construira de ses propres mains l'arche qui doit le sauver ; cet ouvrage immense exigera bien des années, et durant tout ce temps « le prédicateur de la justice, » par son action plus encore que par ses paroles, criera aux hommes de sa génération : « repentez-vous, car le jugement de Dieu est proche ! » Si, comme plus tard les habitants de Ninive, les hommes d'alors eussent écouté cet appel de la grâce, s'ils se fussent humiliés et repentis, nul doute

qu'ils eussent comme ceux de Ninive arrêté le bras vengeur de la justice divine. Voilà la bonté. Ce n'est pas tout. Quand l'arche est enfin terminée, quand Noé y est entré avec sa famille, quand il ne reste plus à l'Éternel qu'une chose à faire, ce semble, à savoir d'exécuter sans retard le décret de sa justice, alors encore il se souvient de sa bonté. Il pourrait, par un effet de sa toute-puissance, inonder instantanément la terre jusque par-dessus les montagnes; mais non, il veut encore donner aux pécheurs du temps pour se repentir. Par son ordre, le déluge n'arrive que peu à peu; l'eau met quarante jours et quarante nuits pour couvrir la terre; elle s'élève graduellement; elle chasse les hommes successivement des plaines sur les collines et des collines sur les montagnes; elle leur laisse le temps de revenir à ce Dieu dont la grâce est toujours prête à sauver leurs âmes; et le flot qui va les engloutir, messager de la colère divine, est en même temps une voix de salut qui leur crie : « Pécheurs, il en est temps encore, humiliez-vous et repentez-vous afin que vos péchés soient effacés! » Et qui nous dit que ce fléau, dont la pensée effraie notre imagination, ne fut pas en effet une époque de salut pour beaucoup d'âmes? qui nous dit que les anges, ces anges qui se réjouissent de la conversion des pécheurs, ne célèbrent pas dans le ciel les *miséricordes du déluge*? Voilà la bonté.

L'idolâtrie se répand de nouveau sur la terre. Dieu

met à part d'entre tous les peuples un peuple choisi pour y conserver intact, au milieu d'un monde idolâtre, le dépôt de sa révélation. L'histoire de ce peuple élu est la réalisation constante de la double vérité qui fait le sujet de nos réflexions. Les Israélites sont assujettis dans une terre étrangère à une amère servitude. Dieu les délivre à main forte et à bras étendu, il les fait sortir de la terre d'esclavage par une longue et éclatante série de prodiges : voilà la bonté. Mais ces miracles, qui sont le salut du peuple de Dieu, sont le châtement et la ruine de ses ennemis. A sa voix des fléaux extraordinaires, inouis, viennent fondre sur la contrée rebelle ; une seule nuit voit tomber comme un seul homme tous les premiers-nés des Egyptiens ; la mer, qui s'est ouverte pour offrir un passage aux enfants d'Israël, se renferme pour engloutir leurs persécuteurs : voilà la justice. Puis Dieu se charge de conduire et de gouverner lui-même le peuple qu'il a sauvé, et toutes ses dispensations à l'égard de ce peuple offrent le double caractère de la justice et de la bonté. C'est la bonté qui entretient les Israélites par un continuel miracle au milieu d'un désert aride ; qui fait pleuvoir un pain du ciel pour apaiser leur faim, qui fait jaillir du rocher une eau vive pour étancher leur soif, qui les fait triompher sans effort de leurs ennemis. C'est la justice qui punit d'un châtement immédiat et terrible leurs continuelles rébellions, qui envoie contre eux les serpents brûlants,

qui ouvre un sépulcre de feu sous les pieds de Coré et de ses complices , qui fait tomber tout entière dans le désert cette génération infidèle. C'est la bonté qui fraie à leurs descendants le chemin de la terre promise, qui abaisse devant eux sans danger et presque sans combat des populations dix fois plus nombreuses et plus puissantes. C'est la justice qui livre à une extermination terrible mais méritée ces Cananéens , qui avaient comblé la mesure de l'iniquité. C'est la bonté qui protège les enfants d'Israël , qui répand la prospérité dans leurs contrées et la terreur parmi leurs ennemis lorsqu'ils sont fidèles ; c'est la justice qui , lorsqu'ils s'abandonnent à un culte idolâtre , les livre aux Philistins et aux monarques d'Assyrie. C'est la justice qui , pour punir leur infidélité obstinée , leur fait subir une dure captivité dans la terre de leurs ennemis ; c'est la bonté qui , touchée bientôt de leur repentir, leur rend , après soixante-et-dix ans , leur bien-aimée Jérusalem. C'est la bonté qui leur envoie au temps marqué le Messie promis , qui sème sur les pas du Sauveur les bienfaits et les miracles , qui leur crie à tous : « convertissez-vous , car le royaume des cieux est venu ; » c'est la justice qui punit leur réjection du Messie par tous les fléaux réunis de la guerre et de la nature, par la destruction de leur ville coupable , par leur dispersion dans le monde entier. Chaque page de l'histoire du peuple juif est un vivant commentaire de la vérité contenue

dans notre texte. L'histoire de toutes les autres nations fournirait des exemples analogues. Mais il nous est impossible, vous le sentez, d'entrer ici dans les développements où cet examen nous entraînerait. C'est à vous de continuer le travail facile dont nous vous avons donné un premier aperçu.

Laissons donc l'histoire, et passons à un autre témoin, dont les déclarations ont un caractère plus intime et plus infailible : interrogeons la conscience du genre humain, écoutons quel témoignage elle va rendre au caractère de Dieu. Pour cet effet, je partage tous les peuples en deux classes : d'un côté les peuples sauvages et idolâtres, de l'autre ceux que le christianisme a civilisés. Chez les premiers domine le sentiment de la justice, chez les derniers celui de la bonté de Dieu.

Parmi les peuples qui sont encore près de la nature, et chez qui les raffinements de la civilisation n'ont pas étouffé le cri vengeur de la conscience, le sentiment dominant est celui de la justice de Dieu. Ce sentiment développé exclusivement a conduit à l'idée d'une divinité barbare, qu'on ne peut apaiser qu'avec du sang. De là ce besoin d'une expiation si généralement répandu chez ces peuples ; de là ces sacrifices des peuples anciens, où les souffrances d'un animal innocent étaient offertes à la divinité en échange de celles que l'homme coupable avait méritées ; de là ce

fanatisme aveugle et sombre, ces rites sanglants, ces tortures ingénieusement atroces, ces macérations de tout genre que nous retrouvons encore aujourd'hui chez les peuples de l'Orient.

C'est le sentiment de la justice divine, séparé de celui de la bonté, qui enfanta toutes les abominations du fanatisme. C'est lui qui inspira les sacrifices humains : qui, chez les Phéniciens et à Carthage, poussait des parents dénaturés à jeter leurs enfants au milieu des flammes pour apaiser leur Moloch ; qui, dans les forêts de nos ancêtres, dressait les autels où les Druides immolaient des hommes à Teutatès ; qui de nos jours encore contraint de malheureux Indous à se déchirer avec des crochets de fer, à se percer la langue avec des roseaux pointus, à se faire écraser en foule sous le char d'une idole altérée de sang ; qui, sur les bords du Gange, force des mères à noyer elles-mêmes leurs enfants pour satisfaire le dieu qu'elles adorent. A l'aspect de pareilles horreurs, comment douter que le sentiment de la justice de Dieu soit profondément gravé dans la conscience de l'homme !

Vous frémissez, n'est-il pas vrai, mes bien-aimés frères, à la pensée de ces abominations ; vous prenez en pitié ces malheureux peuples, vous vous félicitez intérieurement que le christianisme ait répandu parmi vous des idées plus saines de la divinité : — mais prenez garde, votre joie est prématurée, réservez

vosre compassion pour vous-mêmes : car, si les nations païennes donnent dans un excès fatal, les peuples civilisés tombent dans un autre extrême, peut-être plus dangereux encore. Chez eux cette voix de la conscience, si impérieuse et si poignante, qui demandait du sang et une expiation, s'est peu à peu endormie dans les douceurs de la vie civilisée : ils ont perdu de vue la justice de Dieu, et ne croient plus qu'à sa bonté. En s'attachant exclusivement à cette bonté, ils ont changé la nature de cette perfection, ils en ont fait au lieu d'une perfection une faiblesse : ce n'est plus de la bonté seulement, c'est une molle indulgence, c'est une accommodation au péché. A leurs yeux Dieu n'est plus seulement un Dieu bon, c'est un Dieu faible ; ce n'est plus un père à la fois tendre et juste, c'est un vieillard débile et accommodant, qui ferme les yeux sur le mal ; c'est un juge facile et indifférent, qui pardonne toujours et ne punit jamais ; c'est un législateur inconséquent qui ne craint pas de faire fléchir lui-même sa propre loi, et qui, suivant un mot devenu célèbre, n'aura jamais le *courage* de damner.

De cette erreur fondamentale sur le caractère de Dieu découlent une foule d'idées relâchées dans le dogme et dans la morale, idées généralement répandues dans les pays qui s'appellent chrétiens, et que chacun entretient tout bas s'il ne les avoue tout haut. De là, par exemple, cette idée qu'il n'y aura

point de peines éternelles; que tout le monde sera finalement sauvé; que l'enfer est une invention bonne à faire peur aux enfants et aux ignorants, mais incompatible avec des vues éclairées et philosophiques; que la doctrine de l'éternité des peines porte atteinte à la bonté de Dieu; que tout au plus il y aura un *purgatoire*, une damnation temporaire et mitigée, un enfer au petit pied, où la règle du châtiement n'est pas la justice éternelle du Saint des saints, mais la vaine imagination de l'homme pécheur. De là cette indifférence étrange avec laquelle on voit passer dans l'éternité des personnes qui ne sont point préparées à la mort, qui n'ont point donné leur cœur à Christ, « seul nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes pour être sauvés. » De là cette charité cruelle qui empêche de parler de leur état aux malades qui vont mourir : comme s'il n'était pas plus important de sauver leur âme que d'épargner quelques angoisses à leur corps. De là cette morale facile des gens du monde, cette habitude de tout adoucir, de tout pallier, d'appeler faiblesses de la nature humaine ce que la bible flétrit du nom de péché, et nécessités de position sociale des choses que défend la Parole de Dieu. De là ces proverbes de mensonge et de perdition, que la jeunesse est le temps des plaisirs; qu'il faut bien que jeunesse se passe; que chaque chose a son temps (même l'oubli de Dieu); et qu'on ne peut pas toujours s'occuper de religion.

Et combien d'abus encore que nous n'avons pas le temps de signaler, qui tous ont leur source dans cette idée incomplète du caractère de Dieu! « Tu as fait ces choses-là et je m'en suis tû, et tu t'es imaginé que j'étais comme toi, » dit l'Eternel au pécheur qui perd de vue sa justice; « mais je t'en reprendrai, et j'exposerai le tout par ordre en ta présence. ¹ »

Voilà le double abîme dans lequel sont venus se perdre les peuples, en scindant le caractère de Dieu, en s'attachant exclusivement à l'une de ses perfections. Victimes de deux maladies opposées dans leurs symptômes, mais également fatales dans leurs résultats, les uns périssent par l'excès de la crainte, les autres par le trop de sécurité. Pour les guérir de ce double mal, il faut aux uns et aux autres, aux peuples sauvages comme aux nations civilisées, présenter un même remède; et ce remède, c'est la connaissance du seul vrai Dieu, le Dieu de la bible, le Dieu qui est à la fois bonté et justice, sainteté et amour.

Tel est, en effet, le double caractère sous lequel Dieu se présente constamment dans les déclarations de la bible, troisième témoignage qu'il nous reste à invoquer. Parmi les passages que nous pourrions

¹ Ps. L. 24.

vous citer sur ce sujet, nous n'avons que l'embarras de choisir. Tel Dieu se présente lors de la promulgation de la loi : « Je suis le Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde jusqu'en mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements. » Tel il se présente lorsqu'il apparaît à Moïse : « L'Éternel descendit dans la nuée et passa devant lui, et cria son nom : l'Éternel, l'Éternel, le Dieu fort, compatissant, miséricordieux, lent à la colère, abondant en gratuité et en vérité, qui garde la miséricorde jusqu'en mille générations ; qui ôte l'iniquité, le crime et le péché ; qui ne tient point le coupable pour innocent, et qui punit l'iniquité des pères sur les enfants, et sur les enfants des enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération. » Tel il se présente dans les psaumes : « Servez l'Éternel avec crainte, et réjouissez-vous avec tremblement. Rendez hommage au Fils, de peur qu'il ne s'irrite, et que vous ne périssiez dans cette conduite, quand sa colère s'embrasera tant soit peu. Oh ! que bienheureux sont tous ceux qui se retirent vers lui ! » Et plus loin : « la bonté et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées. O Éternel, il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint ! » Tel il se présente dans les prophètes : « La paix sera l'effet de la justice. » « Je suis le Dieu fort, juste et sauveur. »

« Je suis l'Éternel qui exerce la miséricorde, le jugement et la justice sur la terre ¹. » Et ne pensez pas que ce soit là le caractère de Dieu seulement sous l'ancienne alliance, et que le Dieu de l'évangile ne vienne à nous qu'avec les attributs de la bonté. C'est dans l'évangile que se trouvent ces paroles : « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant. Car notre Dieu est aussi un feu dévorant. » C'est dans l'évangile, c'est de la bouche même du Sauveur que nous est enseignée une doctrine terrible, expression la plus terrible de la justice de Dieu ; une doctrine devant laquelle ont reculé d'effroi tous les inventeurs de fausses religions : la doctrine des peines éternelles. Nulle part hors du christianisme on ne trouve l'idée de l'éternité des peines. Les fausses religions de l'antiquité admettaient bien un enfer pour les méchants, mais cet enfer était limité dans sa durée : au bout d'un certain nombre de siècles ou de milliers de siècles, les malheureux plongés dans les ténèbres du Tartare devaient être rendus à la clarté du jour et à la jouissance du bonheur. Cette redoutable éternité des peines, que nulle imagination humaine n'avait osé aborder, Jésus, le Dieu de l'évangile, le Dieu qui est amour en a fait une réalité. Au bonheur éternel des justes il oppose, dans les mêmes

¹ Ex. XX. 5, 6 ; XXXIV. 5, 7 ; Ps. II. 41, 42 ; LXXXV. 44 ; CXXX. 4 ; Esaïe XXXII. 47 ; XLV. 24 ; Jér. IX. 24 ; Hébr. X. 34 ; XII. 29.

termes, la souffrance éternelle des méchants, tellement que leurs destinées respectives sont exactement parallèles : s'il n'y a plus de crainte pour les uns, il n'y a pour les autres plus d'espoir ; s'il est vrai que les élus ne pourront jamais déchoir, il est vrai aussi que les damnés ne se relèveront jamais — ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus. Comment douter après cela que le Dieu de l'évangile soit juste et saint, en même temps qu'il est plein de bonté et d'amour !

Mais il est dans l'évangile une autre doctrine, qui nous met devant les yeux, d'une manière plus frappante encore, ce double caractère de Dieu : c'est la doctrine de la mort expiatoire de Jésus-Christ. Si Dieu était infiniment bon, il devait être enclin à pardonner au pécheur ; s'il était infiniment juste, il ne pouvait laisser le péché sans châtement. Comment concilier ces deux exigences qui semblent inconciliables : comment tout à la fois pardonner et punir ? et quel secret Dieu trouvera-t-il pour allier la miséricorde à la sainteté ? La croix de Christ est la solution de cette perplexité sublime où s'est trouvé le Saint des saints. Elle ouvre à notre admiration un double abîme, l'un de justice, l'autre de bonté. De justice : car, plutôt que de laisser le péché sans châtement, Dieu a livré à la mort son bien-aimé. De bonté : car Dieu a livré son bien-aimé à la mort plutôt que de ne pas sauver le pécheur. C'est ainsi que « la paix a été l'effet de la justice ; » c'est ainsi que « la justice

et la bonté se sont embrassées » d'une ineffable étreinte, coexistant sans se confondre, conservant l'une et l'autre tous leurs droits, et se relevant l'une l'autre; car la bonté est d'autant plus merveilleuse que la justice est plus inflexible. Ah! si jusqu'à présent quelqu'un avait pu douter encore que Dieu soit tout à la fois juste et bon, qu'il s'approche de la croix de Golgotha, qu'il arrête sa vue sur le Fils de Dieu mourant pour punir le péché, mourant pour sauver le pécheur, — et qu'il juge ce que doit être une justice, ce que doit être une bonté qui se mesurent l'une et l'autre au sang d'une telle victime!

Reconnaissons donc, mes bien-aimés frères, que le caractère de Dieu est bien tel que nous vous disions en commençant, tel que notre texte le peint en deux mots. Reconnaissons en Dieu une bonté sans borne, et une justice également sans borne. Gardons-nous de vouloir limiter ces deux perfections l'une par l'autre, pour en composer je ne sais quel mélange tout humain qui ne serait ni bonté parfaite ni justice réelle. Gardons-nous aussi de nous attacher à l'une à l'exclusion de l'autre. Une telle manière de voir est également contraire, nous l'avons vu, à la triple manifestation que Dieu fait de lui-même dans l'histoire, dans la conscience et dans la bible. Nous pourrions ajouter qu'elle est contraire à la saine philosophie : car il n'est pas d'une saine philosophie de limiter

en Dieu une de ses perfections : c'est le rabaisser, c'est lui faire injure que de borner ainsi son être moral. Si Dieu est l'être parfait, tout en lui doit être infini et sans limite : la justice comme la bonté, la sainteté comme l'amour. Laissons donc à chacun de ces deux éléments du caractère divin son libre et plein développement ; et sans nous inquiéter si notre courte intelligence ne sait pas toujours les concilier en théorie, contents de savoir qu'ils se concilient dans les profondeurs divines, occupons-nous de recueillir les leçons pratiques qui en découlent pour nous.

Il y a d'abord une leçon pour vous, mes bien-aimés frères qui n'êtes pas encore nés de nouveau, vous dont le cœur n'a pas encore pleinement accepté l'évangile, vous pour qui le salut est encore un problème à résoudre. Le double caractère de Dieu vous offre la solution de ce problème. La justice vous enseigne que vous ne pouvez pas vous sauver vous-mêmes, et la bonté vous déclare que Dieu a voulu lui-même vous sauver. Dieu est infiniment juste, par conséquent vous ne pouvez pas vous sauver vous-mêmes ; car cette justice infinie ne peut laisser le péché sans châtement, et vous êtes pécheurs. Aussi déclare-t-il dans sa parole que « quiconque ne persévère pas dans toutes les choses écrites au livre de la loi pour les accomplir est maudit ¹ ; » et la malédiction de Dieu, c'est la

¹ Gal. III. 40.

condamnation éternelle. Ainsi dans votre état naturel, vous êtes sous la condamnation éternelle; et si Dieu vous eût laissés dans cet état, tous vos efforts seraient à jamais impuissants pour secouer le fardeau de cette condamnation. Telles sont les conséquences inévitables de la justice de Dieu. Mais Dieu est infiniment bon, et cette bonté infinie l'a fait compatir à votre misère. Ses entrailles de père se sont émues à la pensée du sort qui vous attendait; il a pris pitié de vous quand vous ne saviez pas en avoir pitié vous-mêmes, et il a résolu de vous sauver. Aussi déclare-t-il dans sa parole « qu'il a tellement aimé le monde, qu'il a livré à la mort son Fils unique, afin que quiconque croira en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ¹. » Croyez donc en Jésus-Christ crucifié pour vos péchés, croyez de tout votre cœur, et aussi certainement que vous êtes condamnés par vos œuvres, aussi certainement vous serez sauvés par son sang. Telle est la conséquence infaillible de la bonté de Dieu.

Il y a aussi une leçon pour vous, mes frères en Christ, qui avez déjà ouvert votre cœur à cet évangile, vous qui êtes passés de la mort à la vie, vous pour qui le problème à résoudre n'est plus le salut, mais la sanctification. Le double caractère de Dieu vous offre la solution de ce problème. Les disposi-

¹ Jean III. 16.

tions nécessaires à la sanctification se résument toutes dans deux traits généraux qui répondent à ce double caractère : la paix , qui répond à la bonté , et la crainte , qui répond à la justice ; non pas assurément la crainte de l'esclave qui tremble sous la verge de son maître , mais celle de l'enfant qui frémit à l'idée d'offenser son père. La paix produit la joie , l'assurance , l'abandon , la liberté ; la crainte produit la vigilance , la sobriété , la pureté , la lutte constante contre le péché. Vous ne direz pas que ces deux sentiments sont inconciliables et qu'ils s'excluent mutuellement , vous mes frères , qui savez par expérience ce que c'est que la vie chrétienne. Vous avez éprouvé que ces dispositions qui , aux yeux du mondain , semblent s'exclure , se concilient d'une manière intime et merveilleuse dans le cœur et dans la vie du chrétien — bien plus , vous sentez que leur réunion vous est nécessaire. Si vous n'aviez que la paix , vous tomberiez dans l'indolence et le relâchement ; si vous n'aviez que la crainte , dans le découragement et le désespoir. C'est parce qu'elle est accompagnée de la crainte que la paix est sans danger , et c'est parce que la paix lui donne la main que la crainte est sans amertume. Le chemin de la vie éternelle est un étroit sentier suspendu entre deux précipices , et la crainte et la paix sont les deux barrières qui bordent ce chemin étroit , pour nous garantir tout à la fois contre le borbier du relâchement et contre

l'abîme du désespoir. Avancez donc entre ces deux barrières en « vous réjouissant avec tremblement, » suivant la parole du psalmiste, et quand vous vous sentez trop entraînés d'un côté, relevez-vous en vous penchant vers l'autre. Si les vanités du monde vous séduisent, si la fausse sécurité du péché endort votre conscience, penchez-vous du côté de la crainte : rappelez-vous que Dieu est saint et juste, qu'il ne tient point le coupable pour innocent, et qu'il réserve un double châtiment à celui qui abuse de sa grâce ; réveillez votre conscience par ces déclarations redoutables : « il est impossible que ceux qui ont été une fois illuminés, qui ont goûté le don céleste, qui ont été faits participants du Saint-Esprit, qui ont goûté la bonne Parole de Dieu et les puissances du siècle à venir, — s'ils retombent, soient renouvelés à la repentance, puisque autant qu'il est en eux ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie. ¹ » A l'ouïe d'une pareille déclaration, peut-être dans cet auditoire quelque âme sérieuse et sincère est saisie de crainte ; peut-être elle rappelle avec angoisse le souvenir de ses infidélités, et dit en elle-même : « que ne donnerais-je pas pour avoir la preuve assurée que je ne suis pas dans la condition désespérée dont parle l'apôtre ! » Ah ! s'il en est ainsi pour vous, mon cher frère, ma chère sœur, si vous

¹ Hébr. VI. 4-6.

tremblez en effet à cette parole de votre Dieu, rassurez-vous alors, cette parole ne vous concerne pas, et votre crainte même est la meilleure preuve que vous n'avez pas sujet de craindre. Car, « à qui regarderai-je ? » dit l'Éternel : « à celui qui est affligé et qui a l'esprit brisé, et qui tremble à ma parole. ¹ » Ne vous laissez donc pas aller, consciences timorées, au découragement et à la terreur ; penchez-vous du côté de la grâce, prenez pour vous les douces promesses de l'évangile, appliquez-vous-les sans réserve, et répétez hardiment avec saint Paul : « Je suis assuré que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les principautés ni les puissances, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les choses élevées ni les choses basses, ni aucune créature ne pourront me séparer de l'amour que Dieu m'a témoigné en Jésus-Christ notre Seigneur ! » Or à cet adorable Sauveur, comme au Père et au Saint-Esprit, seul Dieu vivant et vrai, soit honneur, louange et gloire dès maintenant et aux siècles des siècles ! Amen.

Juillet 1839.

¹ Esaïe LXVI. 2.